Zeitschrift: Revue de linguistique romane

Herausgeber: Société de Linguistique Romane

Band: 39 (1975)

Heft: 155-156

Artikel: Caractères et fonctionnement de la métaphonie romane : débarras de mirages phonétiques

Autor: Schürr, F.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-399604

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CARACTÈRES ET FONCTIONNEMENT DE LA MÉTAPHONIE ROMANE

DÉBARRAS DE MIRAGES PHONÉTIQUES

à la mémoire de Pierre Gardette.

Après mon premier article sur ce sujet « Umlaut und Diphthongierung in der *Romania* » [1] et la polémique à sa suite et autour de mon traité plus détaillé (La diphtongaison romane) [2] et des articles considérés comme définitifs [3] faut-il que je prenne encore une fois la plume pour défendre ma théorie ? Des publications récentes, notamment le livre de M. Palle Spore avec le même titre de « La diphtongaison romane [4] » et la discussion à ce propos [5] m'ont démontré la persistance de toute une série de mirages phonétiques, malentendus et préventions dont la mise à l'écart est indispensable si l'on veut parvenir à une solution définitive des problèmes en question. Qu'on me permette donc de résumer, préciser et compléter mon argumentation en renvoyant pour la documentation plus détaillée surtout à la 2e édition de « La diphtongaison romane » (citée D²), afin d'éviter les redites inutiles.

Vu le caractère social du langage humain et la continuité, la diffusion et la dégradation des phénomènes linguistiques dans l'espace et dans le temps qui s'ensuivent, le romaniste à la recherche des conditions histo-

1. *Roman. Forschungen* 50, 1936, 275-316.
2. Ici, *RLiR*, XX, 1956, 107-144, 161-248 ; 2e édition refondue et augmentée, Tübingen 1970.
3. « Epilegomena à la diphtongaison romane en général, roumaine et ibéro-romane en particulier ». *RLiR* 33, 1969, 17 ss.
« Epilogo alla discussione sulla dittongazione romanza. » *RLiR* 36, 1972, 313-321, cité « Epilogo ».
4. Odense, University Press 1972 ; v. mon compte rendu, Herrigs Archiv 211, 1974/1, 176-180.
5. *Revue Romane* IX/1 1974, 122-164.

riques de la « diphtongaison romane » recourra tout naturellement aux argumentations et principes de la géographie linguistique, méthode comparative par excellence, où la juxtaposition spatiale des phases d'un phénomène se présente comme illustration de leur succession temporelle ; des phases généralement dépassées, mais subsistant quelque part, peuvent aussi rendre possible la reconstruction d'une évolution.

Ce qui dans l'ensemble des faits de diphtongaison romane se posait avant tout était le problème de l'origine des « diphtongues romanes » *ię*, *uǫ* communes à la grande majorité des parlers romans, soit liées à la syllabe libre (a.-français, toscan, etc.), soit sans cette limitation (espagnol, roumain, etc.), soit conditionnées par *-u* (*u̯*), *-i* (*i̯*) (parlers sud-italiens surtout), coexistant ou non avec d'autres diphtongues (celles-ci descendantes !). Depuis longtemps la plupart des romanistes sont habitués à faire remonter les « diphtongues romanes » à l'allongement préalable des voyelles accentuées en syllabe libre causé par le prétendu nouvel accent d'intensité du latin vulgaire ou préroman dans une époque assez ancienne, théorie reprise et modifiée encore par M. G. Straka (cf. D², p. 4).

Mais peut-on vraiment croire que des conditions si différentes aient eu comme résultats d'une diphtongaison de *ę̀*, *ǫ̀*, les mêmes *ię*, *uǫ* ? Or, G. Straka se rapporta, comme avant lui J. Brüch (ZrP 41, 576) et W. v. Wartburg (Ausgl. 1950, 81 s.), à Schuchardt (Vok. III, 43) citant un passage du grammairien Consentius (ve siècle) : « quidam dicunt *piper* producta priore syllaba, cum sit brevis, quod vitium Afrorum familiare est », ajoutant : « Danach haben sie am frühesten romanisch gemessen, d. h. betonte Vokale bei folgendem einfachem Konsonanten lang, unbetonte kurz gesprochen », complétant cependant ainsi les renvois aux barbarismes du latin d'Afrique (Vok. I, 97 ss.) qui péchait surtout en négligeant les quantités vocaliques : « Augustin (En. in psalm. CXXXVIII, 20) spricht von der afrikanischen Vernachlässigung der Vokalquantität ; da man *ŏs* von *ōs* nicht habe unterscheiden können sei für ersteres *ossum* in Gebrauch gekommen. » Il faut réduire ces témoignages à leur juste valeur. Ils parlent de la confusion dans l'observation des quantités qui régnait parmi les Africains (des couches supérieures, évidemment) parlant latin. En conclure à un allongement des voyelles accentuées en syllabe libre à une époque aussi ancienne veut dire pécher d'une petitio principii, c'est-à-dire supposer une prononciation *PĔPER au lieu de PĪPER, dont parle Consentius : c'est que le changement d'ĭ en *é* en latin vulgaire présuppose justement la brièveté de l'ĭ comme celui d'ŭ en *ó*, d'ĕ en *è*, d'ŏ en *ò* ! Il s'agit donc dans l'interprétation tradi-

tionnelle du passage de Consentius d'un premier « mirage phonétique » gros de conséquences. Et cela d'autant plus que ce n'est qu'une partie de la Romania (le français, le rhétoroman, l'italien avec la majorité de ses dialectes), qui connaît la distinction entre syllabe libre et entravée avec les conséquences qu'on sait, distinction qu'ignore le narbonnais, langue de Consentius.

Or, de toutes les conditions dans lesquelles les *iẹ*, *uọ* romans se présentent ou semblent se présenter, seul le « mécanisme » de la métaphonie du type italien est immédiatement évident : il consiste à faire anticiper l'élévation extrême de la langue, caractéristique d'-*u* (*u̯*), -*i* (*i̯*) suivants, dans la tension de la voyelle tonique en forme d'une semi-voyelle homorganique de l'élément accentué originaire, c'est-à-dire d'une prosthèse de *i̯* (*y*) devant les voyelles de la série palatale (antérieure, y compris *ạ*), *u̯* (*w*) dans la série vélaire. D'où indépendamment de la quantité syllabique *ạ* > *ẹ̀*, *ẹ̀* > *iẹ̀*, *ọ̀* > *uọ̀*, *ẹ́* > *i*, *ọ́* > *u*, résultats prédestinés par leur origine à remplir des fonctions dans des systèmes de flexion interne plus ou moins parfaits qui se sont développés de l'Italie jusqu'au Portugal.

Or le mécanisme de cette anticipation ou prosthèse ne se conçoit que d'une manière uniforme comme elle se présente dans les diphtongues *iẹ̀*, *uọ̀* de *ẹ̀*, *ọ̀*. Les étapes de l'évolution postérieure de ces diphtongues à savoir *iẹ́*, *uọ́* avec fermeture d'un degré de l'élément accentué sous l'influence assimilatrice de la semi-voyelle et monophtongaison subséquente en *é*, *ó* se trouvent documentées en juxtaposition nombre de fois dans des parlers italiens avoisinants (cf. D² p. 24), et quelquefois *ọ́* déjà monophtongué à côté de *ié* encore conservé dans le même patois (p. ex. en ferrarais et dans la Garfagnana autour de Castelnuovo, cf. D² § 35, p. 39). Cette évolution « normale » des diphtongues conditionnées *iẹ̀*, *uọ̀*, à travers *ié*, *uó* en *é*, *ó*, supposée déjà par Parodi et Merlo se trouve attestée dans les parlers romagnols [1] à partir des textes du XVe siècle à côté d'innovations infiltrées de l'Ombrie avec rétraction de l'accent en *i̯ə*, *u̯a* et monophtongaison subséquente en *i*, *u*, arrivées vers 1600 jusqu'au Savio [2]. Voilà des cas

1. *Romagnolische Dialektstudien* I. Sitz, -Ber, Ak. d. Wiss. Wien 187/4, 1918 ; II, ib. 188/1, 1919, cités RD I et RD II.

2. D² § 28. Cf. notamment *Pîa* = *Pie*(ve) à Cesena à l'opposé de *Pié* dans le patois du *Pulon Matt* : preuve évidente du passage secondaire de l'accent à l'élément originairement prosthétique. Cf. maintenant aussi *La voce della Romagna*, Ravenna 1974 (cité *VR*), p. 47 : à Imola, *i pé*, *i bó*, *i fyó* (avec *é* < *iẹ́*, *ó* < *uó*) ; à Forlì, *i pi*, *i bu*, *i fyul* (avec *i* < *îᵊ*, *u* < *ū̯ᵃ*).

typiques pour le géolinguiste de conclure de la juxtaposition spatiale à la succession temporelle. On ne peut donc voir en aucun cas ni dans les *é*, *ó*, ni dans les *i*ᵊ, *u*ᵃ les résultats directs d'une « métaphonie partielle » de *ẹ̀*, *ọ̀*.

La raison pour laquelle G. Rohlfs [1] et H. Lausberg [2] comptent avec l'effet d'une « métaphonie partielle » de fermeture des *ẹ̀*, *ọ̀* d'un seul degré est à chercher dans les résultats métaphoniques *i*, *u* de *é*, *ó* qui semblent confirmer la thèse respective. Mais rien n'empêche de supposer pour les *ẹ́*, *ọ́* le même procédé que pour les *ẹ̀*, *ọ̀*, à savoir prosthèse de *i̯*, *u̯*, d'où **i̯é*, **u̯ó*, puis fermeture en **i̯i*, **u̯u*, et monophtongaison préhistorique en *i*, *u*.

On peut alléguer ici le cas des *ạ* sujets à la métaphonie à l'appui de ce que nous venons d'exposer, donc 1re étape *i̯ạ*. Rohlfs a découvert des traces de cette première étape, p. ex. *i kiạnə* = i cani à Trasacco (prov. l'Aquila) et à San Donato Val Comino (prov. Caserta) [3], d'où *i̯è* par effet de l'*i̯* prosthétique. Cette dernière phase pouvait aboutir à la monophtongaison en *è* (p. ex. à Castro dei Volsci) ou à la coïncidence avec la diphtongue conditionnée de *è* (*yè*, à Arpino la nuance plus fermée *i̯é*, pareillement à Casalincontrada...). C'est de cette manière que peuvent s'expliquer les nombreuses concordances des résultats d'*ạ* inflexionné avec ceux d'*ẹ̀* (cf. D² § 16). D'autre part les *ẹ́*, *ọ́* sujets à la métaphonie étaient prédestinés dès le début à la coïncidence prématurée avec les ī et ū du latin.

On attribuera donc à la métaphonie un seul procédé à trois étapes, celui de la prosthèse d'une semi-voyelle homorganique à la tonique, ensuite fermeture d'un degré, et monophtongaison à la fin, et non des actions parfois « partielles ». Tel mirage a induit en erreur même un grand maître tel que Menéndez Pidal mettant entre parenthèses (non sans hésitations !) le castillan avec ses *é*, *ó* de *ẹ̀*, *ọ̀* + *yod* à l'opposé du léonais, de l'aragonais et du mozarabe avoisinants.

Il y a eu cependant des déviations du caractère prosthétique de la métaphonie en faveur de l'attraction enregistrées dans la Haute Italie, p. ex. des pluriels tels que *cayn* = cani, *queyng* = quanti, *homaicz* = omacci, *drayp* = drappi, etc., dans l'ancien dialecte d'Asti et encore d'autres traces dans les parlers italiens septentrionaux (cf. D² § 27). L'influence de *-i* s'effectua ici pour ainsi dire à travers les consonnes intermédiaires et non par anticipation directe. La palatalisation plus ou moins

1. Gr. it. §§ 101, 123.
2. *Noterelle di dialettologia italiana*. Nachr. d. Ak. d. Wiss. Göttingen, 1974, 255.
3. Gr. it. § 21, n. 2.

forte des consonnes intermédiaires (notamment d'un *t*, cf. des exemples enregistrés par Malagoli près des sources du Secchia sur l'Apennin : *metɛ* = matti, *kwenteɛ* = quanti et aussi *denteɛ* = denti, *tutɛ* = tutti, comme *tetɛ* = tetto ; cf. pour la documentation plus détaillée D² § 27) doit être rapprochée de l'évolution galloromane du groupe *ct* > *yt* > *tɛ* (type *factu* > *faitu* > *fatɛ* ou *fetɛ*). C'est de telles interférences de la tendance générale à la métaphonie originaire de l'Italie transapennique avec des particularités du consonantisme galloroman que naquit l'effet métaphonique des consonnes palatales en contact avec la tonique dans la Romania occidentale.

Comme il résulte de tout ce que nous venons d'exposer le terme d'« harmonisation » employé par MM. Lausberg et Lüdtke n'est pas propre à désigner les phénomènes de la métaphonie romane. Il faut insister sur l'ensemble des faits de métaphonie frappant toutes les voyelles toniques et sur leurs fonctions dans des systèmes de flexion interne dont dépendait leur consolidation ou récession.

Reconnue la nature des « diphtongues » *iẹ*, *uọ* comme cas particuliers de la métaphonie romane et leur naissance due à la prosthèse des semi-voyelles *i̯*, *u̯* indépendamment de la quantité syllabique, la question qui se pose maintenant est celle de leur apparition liée à la syllabe libre en français, toscan, etc., et d'autre part dans toutes les positions en espagnol, roumain, etc. Peut-on attribuer à une diphtongaison spontanée par allongement les mêmes résultats qu'à la métaphonie ? Et la différence d'accentuation des autres diphtongues en français ? Et l'absence d'autres diphtongues que *iẹ*, *uọ* en toscan et en espagnol ? Une véritable diphtongaison « spontanée » ne se borne pas à une seule paire de voyelles ! Ce qui est d'une importance particulière dans cet ensemble de problèmes c'est la question de l'antériorité de la métaphonie ou de la diphtongaison « spontanée ». Tout considéré, le choix est fait en faveur de la métaphonie à cause de sa grande diffusion dans presque toutes les langues romanes où on peut découvrir tout au moins des restes (cf. D² §§ 35-41), sinon des systèmes de flexion interne basés sur elle encore intacts, tandis que les diphtongaisons « spontanées » par allongement en syllabe libre sont limitées à la Romania interne (français, francoprovençal, rhétoroman, majorité des dialectes italiens, végliote). Ce qui est venu confirmer dernièrement la grande ancienneté de la métaphonie c'est le cas de *puosuit* découvert par H. Mihăescu dans une inscription de la Mésie inférieure (CIL III 12489) datée de 157 apr. J.-C. (cf. D² p. 6).

La prétendue origine des *iẹ*, *uọ* français, toscans, etc. d'une diphton-

gaison « spontanée » est donc un mirage phonétique ! Alors il faudrait trouver quelque part dans la Romania des résultats de la diphtongaison spontanée de *ẹ̀*, *ọ̀* différents des *iẹ*, *uọ* dus à la métaphonie ! C'est ce qui a été justement le point de départ de ma théorie.

Mes études sur les parlers romagnols embrassant l'examen des anciens textes à partir du xve siècle et l'enquête sur une quarantaine de patois modernes m'ont fait noter dès le début les résultats de la métaphonie causés par *-i* (*i̯*) (par *-u* avec des restrictions analogues à celles du v.-provençal) très bien observés et enracinés dans des systèmes de flexion interne assez parfaits, préexistant à ceux d'une diphtongaison spontanée en syllabe libre limités aux positions (devant *-a*, *-e*, *-o*) où il n'y avait pas eu de métaphonie préalable. Ne pouvant pas exposer ici les conditions romagnoles compliquées par des monophtongaisons, abrègements, changements de timbre postérieurs, je renvoie mes lecteurs à *RD* I et II, *passim*, et à *VR* (§§ 16-21) avec les paradigmes de certains patois, en citant en revanche des exemples de l'autre extrémité de la vaste zone du versant oriental de l'Apennin de la Romagne jusqu'à la Pouille où on trouve encore coexistant les résultats de la métaphonie avec ceux d'une diphtongaison spontanée plus récente ; c'est-à-dire d'Alberobello, p. 728 de l'*AIS*.

lu pè̀ədə — li pi̯édə ; *lu kò̀ərə — li kwórə*

lu mạysə — li mẹysə ; *lu néəsə* = il naso, etc.

C'est donc ici qu'on trouve subsistant encore la phase des diphtongues spontanées de *ẹ̀*, *ọ̀* coexistant avec les *iẹ*, *uọ* d'origine métaphonique préexistant dans leurs positions originaires. Et c'est ici qu'est documenté le fait incontestable et instructif pour la Romania entière que les résultats d'une diphtongaison spontanée d'*ẹ̀* et *ọ̀* étaient des diphtongues descendantes avec la détente rendue perceptible à l'oreille comme voyelle indistincte *ə*. Quelles en étaient les conséquences pour le géolinguiste ? Ce qui s'imposait tout d'abord c'était la distinction nette et fondamentale entre métaphonie et diphtongaison spontanée.

Mais alors, comment expliquer l'apparition des *iẹ*, *uọ* originairement métaphoniques en syllabe libre en français, patois rhétoromans et italiens et sans cette restriction en espagnol, roumain, etc. ? C'est par là qu'est né le malentendu de mes adversaires affirmant que je voulais faire remonter toute diphtongaison à la métaphonie, malentendu persistant malgré mes rectifications encore dans les dernières éditions de certains manuels très répandus, d'ailleurs très utiles, dans le livre de P. Spore et beaucoup d'autres. C'est ce que je n'ai jamais affirmé.

Le nouveau fait d'importance particulière qui vint troubler les conditions créées par la métaphonie était l'accent d'intensité avec sa norme de l'isocronisme syllabique diffusé au sein de l'Empire Carolingien. Confronté avec les *ię*, *uǫ* métaphoniques préexistants, équivalents à des voyelles longues et comme telles intolérables dorénavant dans les syllabes entravées, quelles solutions du conflit ainsi né a-t-il provoquées ? Dès l'abord les *ię*, *uǫ* auraient dû être éliminés des syllabes entravées, ce qui ne s'est produit cependant que dans une partie de la Romania interne, l'autre, la vaste zone de la Romagne jusqu'à la Pouille avec la coexistence des résultats de la métaphonie dans leurs positions originaires avec ceux de la diphtongaison spontanée a bloqué l'abrègement des toniques longues des syllabes entravées en faveur de ses systèmes de flexion interne dèjà très consolidés (cf. Epilogo, p. 317).

Au Nord et à l'Occident de la Romagne la solution en question a été toute différente, et on n'y trouve que des restes d'une flexion interne (D² §§ 35-41). Évidemment, ce qui a déterminé cette différence, c'était le Limes Langobardicus, la frontière militaire entre l'Exarchat de Ravenne (la Romania > Romagna) et l'Italie sous la domination longobarde (= Longobardia > Lombardia), derrière lequel les parlers romagnols et d'autres trouvèrent le loisir de consolider leurs systèmes de flexion interne. Et ce qui s'est passé de l'autre côté du dit Limes à la suite de l'élimination des *ię*, *uǫ* des syllabes entravées, ce sont encore une fois des phases retardées subsistantes qui nous le démontrent.

Au Nord et à l'Ouest de la Romagne on en trouve en ferrarais (cf. Epilogo 317), mais notamment dans deux zones marginales de la Toscane : dans la Garfagnana autour de Castelnuovo A. Giannini a enregistré *ę̀* > *ię̀* > *ię́* et *ò* > *uò* > *uǫ* > *ǫ́* en syllabe libre, mais seulement devant *-u*, *-i*, et d'autre part Bianchì à Città di Castello et à la campagne d'Arezzo *ię* déjà généralisé en syllabe libre, mais *uǫ* (resp. *ụo*, *yu*, *u*) encore lié à *-u*, *-i* (cf. D² p. 39 s.). Voilà la clé pour l'explication de l'apparition des *ię̀*, *uǫ̀* liés à la syllabe libre, dans laquelle, considérés comme variantes facultatives des *ę̀*, *ǫ̀* en cours d'être allongés, ils furent généralisés postérieurement. Ce processus s'est produit dans la Haute Italie de même qu'en Rhétie à mesure que la flexion interne inhérente originairement à la métaphonie, s'y est décomposée laissant parfois des restes considérables comme p. ex. dans les vallées au nord du Lac Majeur (D² p. 56). Il est donc impossible d'écrire l'histoire des « diphtongues romanes » *ię*, *uǫ* sans prendre en étroite considération leur fonction phonologique indiquée. Et c'est d'une manière

analogue qu'il faut expliquer les conditions des *ię*, *uǫ* en français et franco-provençal, avec la différence cependant que l'accent d'intensité y doit être entré en action plus tôt et le rôle que la déclinaison à deux cas y a pu jouer reste à reconstruire.

Dans les régions qui n'ont pas été atteintes par l'accent d'intensité et ses diphtongaisons on doit s'attendre à retrouver les résultats de la métaphonie enracinés dans des systèmes de flexion interne plus ou moins consolidés. C'est le cas de la plus grande partie de l'Italie méridionale et dans l'Ibéroromania encore de certains parlers asturiens (D² §§ 79, 80) et du portugais (avec la monophtongaison préhistorique des *ię̀* > *ię́* > *é*, *uǫ̀* > *uǫ́* > *ó* ; D² §§ 71, 72) et par surcroît les *i̯é*, *u̯ó* avec semi-voyelle très fugitive et conditions d'origine métaphonique encore reconnaissable dans certains parlers du Nord et ailleurs, notamment dans les environs de toponymes dont les *-l-*, *-n-* conservés remontent à des phases antérieures à la reconquête tels que Mertola, Peniche, Fontanas, Odiana (D² §§ 73, 74).

Pour le roman balkanique c'est le cas de *puosuit* d'une épigraphe de l'an 157 après J.-C. (v. ci-dessus, p. 300) qui atteste l'ancienneté des résultats de la métaphonie. Dans les temps modernes on a enregistré des restes d'effet métaphonique en albano-roman (D² § 51), tandis que le système de flexion interne du roumain se présente comme une espèce de réédition de celui du type suditalien périmé justement à cause du procédé de généralisation de *ię* décrit ci-dessous.

Les trois aires latérales caractérisées par la généralisation des *ię*, *uǫ* dans toutes les positions comprenant l'espagnol, le roman balkanique (avec l'istriote, le dalmate, le roumain et l'albano-roman) et le sicilien de la côte orientale et septentrionale ont en commun encore d'autres traits importants. Avant d'entrer en matière il faut cependant écarter un mirage phonétique concernant le roumain.

Le roumain ne possède aucunement un « système vocalique asymétrique » caractérisé par la coïncidence non seulement de *ŭ* avec *ū* mais encore de *ŏ* avec *ō*, manquant par conséquent de la diphtongue *uǫ* : elle se présente au contraire dans les quatre groupes dialectaux roumains comme variante facultative de *ŏ*. L'ayant enregistrée notamment en istroroumain, Puşcariu observe : « inițialul *o* se pronunță ca la noi în multe regiuni, adesea ca uo... Pe cât se pare însă rostirea *uo* în loc de *o* nu e regională ci individuală ». (Dacor. 7, 45 ; cf. D² p. 66). Le fait frappant de son apparition notamment en position initiale est confirmé par E. Gamillscheg pour les dialectes olténiens où il se présente aussi après labiale et vélaire (D² 67 ss.).

D'autres enregistrements d'*uo* touchant aussi *ó* originaire, même protonique et à l'intérieur des mots, ont été apportés par les cartes de l'*ALR* (D² § 47). Mais que veut dire la constance relative des *uo* en position initiale ?

Elle se trouve dans les mêmes conditions dans les patois portugais du Nord, de Tras os Montes, de l'Alentejo, cf. Leite de Vasconcelos pour Guimarães : « Não havendo labial, ora se ouve *ŭô*, ora *ô*... Em silaba inicial *ŭôlho, ŭônda*... » (D² 101). Ajoutons ici que dans la série palatale on a vérifié en position initiale *ĭêle* = êle (Leite), après dentale *dyedu, dyente* (cartes 63, 69 de l'*ALPI*), etc., donc aussi concernant *é, ó* originaires, et que les conditions métaphoniques originaires des deux diphtongues sont souvent encore reconnaissables, p. ex. à Guimarães d'après les constatations de Leite de V. Ces diphtongues portugaises ne sont pas d'origine moderne, comme croyaient Menéndez Pidal et son école, mais remontent à des phases antérieures à la reconquête. Elles nous renseignent dans une certaine mesure sur ce qui s'est passé autour du castillan, en mozarabe notamment.

A l'égard des vacillations entre formes diphtonguées et sans diphtongues en syllabe libre et entravée en mozarabe Menéndez Pidal observe : « El diptongo aparece siempre que la *ĕ* latina es inicial : ... *yerba* < *herba*, también en posición átona *yerbato*..., *yedra* < *hedera*... Fuera del caso de *ĕ* inicial, la nodiptongación abunda mucho más que el diptongo » (Or.⁵, p. 148 ; D² p. 105).

Des observations analogues concernant l'apparition constante des « diphtongues » en position initiale directe ont été faites à l'égard des patois de la côte orientale et septentrionale de la Sicile par G. Picitto (cf. D² p. 119) : « Si tratta, infatti, soprattutto di pronunzie con *uó* da *ó* iniziale, in special modo in *uóttu* < *octo* ; e poichè nell'area messinese è molto frequente, e in talune parlate costante la prostesi di *u-* davanti a *o-* in attacco diretto, anche dove non si abbiano le condizioni normali di metafonesi (ad es. *uora* = ora), anche in queste sporadiche pronunzie dittonganti potrebbero ravvisarsi casi di prostesi anziché relitti dell'antica metafonesi. »

Et par A. Ive à l'égard de l'istriote exprimant ses doutes, « se si tratti di dittongo oppur di vera prostesi » (dans des cas comme *yera, yerba, yirta* = erta ; *uópara, voto* < *octo*, etc. [1]).

1. Cf. maintenant l'excellente étude de P. Tekavčić, « Sulla molteplicità dei riflessi delle vocali latine nei dialetti istroromanzi ». *Revue Roumaine de Linguis-*

Or, ces auteurs ont déjà indiqué le rôle décisif de la prosthèse dans le « mécanisme » et le fonctionnement de la métaphonie romane. On peut étudier ce rôle d'une manière particulière en roumain.

Tandis que l'*uo* en roumain se trouve dans des conditions qui rappellent celles des dialectes portugais susmentionnés et n'a pu s'imposer non plus à la langue commune, la semi-voyelle de *ie-* en position initiale a été le point de départ non seulement de la généralisation de cette « diphtongue » dans toutes les positions, mais aussi de la prosthèse d'un *i̯-* (*y*) devant tout *-e* initial de mot ou de syllabe dans la prononciation roumaine. Qu'est-ce qui s'est passé ?

En protoroumain l'*iẹ-* initial d'origine métaphonique dans des mots tels que *ieri, ies* < *exeo, ieu, ied* < *haedu*, etc., donna lieu à un phénomène de phonétique syntactique : après les finales vocaliques de mots précédants l'*i̯-* prosthétique se présenta comme épenthèse antihiatique évitant des cas de synalèphe défavorables à la perception (ce qui dans ses domaines l'accent d'intensité effectuait en donnant du relief à la tonique !). Cette fonction de l'*i̯-* prosthétique devenu épenthétique fut généralisée d'abord devant d'autres *ẹ̀* (*herba* > *iẹrba* > *iarbă, hedera* > *iẹdera, equa* > *iẹpa* > *iapă, erat* > *iẹra* > *ierą*, etc.) faisant naître des vacillements entre formes avec et sans diphtongues d'abord en position initiale, plus tard aussi après consonne, de sorte qu'à côté de *fier, piept*, etc., avec *iẹ* conditionné par *-u* on prononçait aussi *fer, pept*, etc., et d'autre part à côté de *pedeca, perde, verme, ferbe*, etc., aussi *piedeca, pierde, vierme, fierbe*, etc. On verra par la suite que ces vacillements ont eu une importance particulière concernant la position après consonne labiale. La prosthèse métaphonique devenue épenthèse antihiatique par phonétique syntactique, et par là véhicule de la généralisation des *iẹ* se substituant d'abord aux *ẹ̀* dans toutes les positions, doit être considérée dans sa diffusion ultérieure en roumain en tant qu'elle dépendait de la nature des consonnes précédentes, notamment de leur aptitude à être palatalisées par *i, i̯* comme les dentales : *dico* > *zic, decem* > **diece* > *zece, tenet* > *ţine, terra* > **tierra* > *ţară*, etc.

Dans la mesure où *iẹ̀* devenait *ié* l'épenthèse antithiatique impliquait aussi les *é-* d'abord en position initiale (v. ēsca > **iesca* > iască), et ici encore ceux après consonne. Un processus analogue concernant l'*uo* a manqué d'être achevé et n'a laissé que des traces (D² p. 68 s.).

tique XV, 1970, 223-240, et notamment p. 232 : « Gli esempi sissanesi sono una chiara conferma di quanto sulla prostesi nella romanità balcanica ha constatato F. Schürr. »

Les cas de prosthèse-épenthèse de *i̯* (*y*) augmentés après l'amuïssement de *b* et *l* dans *hiberna* > *iarnă*, *lepore* > *iepure*, *liberto* > *iert*, etc., et transportés en position protonique dans *iernéz*, *iertá*, etc., achevèrent de généraliser l'*i̯* devant tout *e-* initial de mot ou de syllabe dans la prononciation roumaine. Appuyée par les cas de palatalisation de *l* + *i*, *i̯* (cf. *linum* > *i̯in*, *licium* > *i̯iţ*, *gallina* > *găină*, etc.), cette évolution prit son cours aboutissant dans les temps modernes à la généralisation de cette tendance, restée cependant étrangère à la langue littéraire, caractérisée par S. Puşcariu comme « al treilea val mare de diftongare care atinge aproape toate vocalele : *e* se preface în *i̯e* (*buri̯ete*, *Vi̯eta*), *i* în *i̯i* (*i̯inimă*...), *o* în *u̯o* (*pu̯ot*, *du̯omn*...), *a* în *âa* (*mâare*...) ă în *ăă* (ovăăs...) [1], où il ne s'agit pas de diphtongaison mais de la tendance à munir toute voyelle de la prosthèse d'une semi-voyelle homorganique (D² § 50), tendance de caractère encore facultative, très répandue dans les couches sociales inférieures, née en dernière analyse du mécanisme originaire de la métaphonie romane.

Dans le processus de la généralisation des *ie* il faut prendre en considération les réactions et régressions qu'elle a subies dès le début après certaines consonnes, notamment labiales. La palatalisation des labiales par *i*, *i̯* suivants, très répandue dans tous les dialectes roumains et par là très ancienne, est restée étrangère à la langue littéraire et n'a pas réussi à s'imposer en Olténie, Banat et Transylvanie du Sud-Ouest. Que s'est-il passé ? Le phonétisme roumain cherchant à surmonter la distance articulatoire entre la consonne labiale et la semi-voyelle *i̯* au moyen de sons de transition de la zone alveo-dentale fit naître des formes comme *piept* > *pk̯ept* > *pt̯ept*, *k̯ept*, *t̯ept*, *teept* dont on peut étudier la diffusion sur la carte 115 de l'*ALRM* II (*grupul pie în cuvântul piept*) ou c. 2 de l'*ALRM* I (*palatalizarea lui p în piele*). Cette sorte de palatalisation des labiales (avec les correspondances respectives de *b*, *v*, *f*, *m*) à la suite de la généralisation de *i̯e* doit avoir rencontré des réactions dès le début, d'où des « exceptions » comme *pedica*, *per* < *pereo*, *perd* en méglénite et d'autre part le point de départ pour les régressions partielles ou totales dans les zones susmentionnées, Olténie, Banat et Transylvanie du Sud-Ouest, qu'on peut constater d'après les cartes 2 et 3 de l'*ALRM* I : on y trouve soit *piele*, soit *pele* sans palatalisation. Barcianu, originaire de la Transylvanie du Sud-Ouest, a enregistré dans son dictionnaire les mots avec *ie* après labiale en renvoyant toujours aux formes sans diphtongue. Les formes diphtonguées mais sans palatalisation des labiales se sont imposées à la langue commune.

1. Puşcariu, *Limba română* I, 181 s.

La raison de ces régressions doit être la suivante. L'évolution ultérieure des labiales palatalisées, supprimant l'élément labial en faveur du son de transition palatalisé (*k̟, t̟, tɛ* ou *d̟, g̟, n̟*), fit naître le besoin d'une distinction plus nette des mots de cette catégorie de ceux avec dentale palatalisée au cours de la généralisation de la prosthèse de *i̯* devant *é*. C'est par là que s'imposa dans les zones mentionnées non seulement la régression de la palatalisation des labiales, mais que vint à manquer aussi la prosthèse de *i̯* devant *é* après *labiale* (ou *é* fut plus tard vélarisé : *făt, măr, păr*, etc.) et *dentale* (cela à l'exception du Banat et de la Transylvanie du Sud-Ouest, où la dentale fut palatalisée, tandis que *i̯é* après dentale non affectée s'étendit à l'Orient jusqu'en Bucovine, Moldavie et Bessarabie, cf. la carte 50 *deget* de l'*ALR* I, 75 de l'*ALRM* I, 101, 102 de l'*ALRM* II ; 99 *des* de l'*ALRM* I). Le Banat se présenta comme plate-forme où s'effectua la régression à l'état des *labiales* + (*i*)*e*, ouvrant la voie à la palatalisation des dentales, tandis que plus à l'Est la phase retardée de la *dentale* + *ie* était plus compatible avec celle des labiales palatalisées. On peut noter en outre (cf. les cartes 321, 322, *arde*, de l'*ALRM* II) qu'au cours de la diffusion de l'*i̯* prosthétique en furent atteints même les *é* atones d'où *ardie, marie, carie*, etc. (Puşcariu, *l. c.* 182).

Dans la Péninsule Ibérique la généralisation des « diphtongues » *iẹ, uọ* (*uẹ*), originairement métaphoniques, dans toutes les positions est due de la même façon que dans les Balkans au rôle de la prosthèse-épenthèse antihiatique des semi-voyelles démontré pour le mozarabe, les dialectes portugais (D² § 73) le léonais, l'aragonais et aussi le castillan (D² §§ 76, 78, 83). Ce dernier, ayant monophtongué en *é, ó* les *iẹ, uọ* conditionnés par *-i, yod* (palatale) d'une phase prélittéraire, doit avoir adopté les *ie, uo* (*ue*) dans les autres positions des dialectes environnants et notamment du mozarabe au cours de la reconquête (D² §§ 76, 77, 81, 82), procédé favorisé par les *ye-* ayant évité en position initiale la monophtongaison préhistorique (cf. (*a*)*yer, yerno, yema, yelo, yeso*).

La généralisation de *iẹ, uọ*, d'origine métaphonique comme ailleurs dans l'Italie méridionale, telle que nous l'avons rencontrée dans les patois de la côte orientale et septentrionale de la Sicile, étant due aux mêmes facteurs que celle des Balkans et de la Péninsule Ibérique, peut-on considérer comme produit du hasard une concordance aussi étroite ? C'est le caractère de prosthèse semi-vocalique inhérent à la métaphonie romane qui s'est imposé aux évolutions en question.

Konstanz. F. SCHÜRR.